

La vie de Cladel par sa fille Judith (1905) (extraits)

Pages 110

Après lecture de *l'Homme de la Croix-aux-Bœufs* une lettre de Sarah Bernhardt

Mon cher Poète,

J'ai quitté Paris si bousculée par l'amitié des uns, par le chagrin des autres que je n'ai pu trouver un moment pour vous remercier et pour vous exprimer tout le plaisir que j'ai éprouvé en recevant ce mot charmant et cette photographie vivante et magnifique; et puis, vous le dirais-je? j'ai été si empoignée par *Celui de la Croix-aux-Bœufs* que j'ai un peu oublié *Celui de la rue Brongniart*¹.

Quelle poésie dans cette langue virile ; quelles fusées de mots frappant juste; quel soleil dans toute ces pages émues, vivantes ; quelles admirables pages que cette exécution de Uzéno Ganitrôp ! et quelle fouillure dans le cœur de Poppis ! J'ai une grande joie d'avoir lu ce livre, mon cher Maître, et je vous en exprime toute ma reconnaissance, car je sais rarement finir un livre. Je suis très bêtement difficile comme tous ceux qui ne créent pas, mais je vous admire de toutes les forces de mon intelligence, de vous embrasse de tout mon cœur. Vous êtes simple, bon et plein de talent. Je suis heureuse de vous connaître.

Sarah Bernhardt.

Oui, il était simple et bon, comme le dit la grande Sarah, si simple que ces cris d'enthousiaste amitié suffisaient à embellir sa vie austère de «guerrier de la plume» — cela, et les joies de la famille qui n'allaient pas sans de lourds soucis, sans les chagrins inéluctables : il perdit son premier fils, plus tard une fille. De ceux qui lui restaient il ne suivait guère qu'en spectateur le développement de petites existences inconscientes, auprès de sa cérébralité toujours en travail; mais, aux heures de repos, avec une curiosité charmée, il notait la germination des instincts et les surprises de l'hérédité chez ces jeunes êtres.

Jusqu'en 1876, il conserva, à l'administration de l'Assistance publique, une situation qui aidait à la sécurité du ménage et qu'il dut abandonner par suite d'un incident bizarre, autant que pour se livrer complètement aux lettres.

Si les Va-Nu-Pieds avaient été adoptés comme une sorte d'évangile rouge, par le public socialiste de l'époque, leurs clameurs revendicatrices

¹ A sèvres, où Léon Cladel habitait alors.

irritèrent violemment certains membres du gouvernement opportuniste qui, jugeant maladroit de faire payer à l'auteur la franchise de ses affirmations humanitaires, au moment de leur popularité, se promirent, au moins, de le lui revaloir à sa première imprudence. Écrivains et politiciens combattaient alors en faveur de l'amnistie; Louis Blanc, Clemenceau, Madier de Montjau, Georges Perrin travaillaient à la libération des exilés et des déportés de 1871 ; Victor Hugo donnait des fêtes d'enfants — à tendances, si on peut dire. En mon âge le plus tendre je fus présente à l'une d'elles, imagination jolie de celui qui en eut tant. Devant une cage où se démenait une bande de moineaux fraîchement emprisonnés, le grand homme nous adressa un émouvant petit discours : — De même que ces fragiles captifs des êtres souffrent derrière les barreaux de prisons lointaines. Ne souhaitez-vous pas qu'on rende la liberté aux grands comme aux petits? — Si!... si!... si!... répliquait l'auditoire apitoyé. — Criez donc vive l'amnistie ! Cinquante jeunes voix de trois à sept ans piaillèrent n'importe quoi : «Vive l'armistice !» m'exclamai-je pour ma part. La main qui livrait essor à la foule magnifique des vers, ouvrit la fenêtre, puis la cage; les oiseaux s'enfuirent en une bruisante nuée et, le lendemain, les journaux narraient à l'impressionnable public cette gentille historiette.

Léon Cladel, qui collaborait à L'Événement, y donna, pour servir la même cause, entre autres nouvelles, Une Maudite, aventure d'une misérable femme de déporté forcée à la prostitution pour arracher ses petits à la famine.

Loin de s'étaler en ces affriolants détails qui, déjà, commençaient à être à la mode littéraire, le drame, concis, rapide, poignant, restait douloureusement chaste. M. Dufaure, alors ministre de la justice, n'en ordonna pas moins, sur-le-champ, des poursuites par l'entremise du substitut Bloch qui, avec l'imposante cuistrerie dont, en général, sont gratifiés les magistrats destinés à la gloire de tracasser un artiste, déclara outrageant pour les bonnes mœurs et la morale publique «l'article Une Maudite² d'ailleurs (selon son appréciation), aussi mal rédigé que mal conçu». Les bons juges donnèrent raison à M. Bloch, que ses origines visiblement tudesques prédisposaient d'autant mieux à trancher d'art français, en condamnant le gérant du journal et son imprudent rédacteur à cinq cents francs d'amende et un mois d'emprisonnement chacun.

Le jour même, lettres, dépêches, protestations d'amis et de fidèles lecteurs affluèrent dans le petit appartement de l'écrivain, rue Bochart de Saron, au seuil duquel, le lendemain, des neuf heures du matin, se dressait la vaste carrure de Flaubert ayant quitté sa table d'écriture, pour venir serrer la main d'un confrère qui passait par des mésaventures germaines de celles que *Madame Bovary* lui avait fait connaître.

² Publiée sous le titre : Trois fois maudite, dans Raca

J'ai le souvenir très lointain, quoique certain, d'une visite que ma Mère et moi nous rendîmes à mon Père, à la prison de Sainte-Pélagie. Prison, non pas pour moi ! On se méfiait de mes bavardages d'enfant : mon aïeule, la veuve de *Montauban-Tu-Ne-le-Sauras-Pas*, habitait avec nous; candide campagnarde, elle n'eût jamais compris que son fils put être mis sous les verrous, sinon pour quelque méfait classique, crime, vol, incendie, offensant irrémédiablement le bon Dieu et la Vierge, et non pour avoir bataillé, de tout son cœur fougueux, en faveur des humbles dont elle était. On nous déclara donc, à elle, à moi, que Papa, très occupé par les corrections de son prochain livre, se voyait *contraint* de demeurer quelque temps à l'imprimerie ».

L'imprimerie me parut peu fastueuse, mais il me sembla qu'on ne s'y ennuyait guère; on y recevait des amis, — à tel point que mon Père se plaignait de ne pouvoir travailler à son gré; — on se groupait pour d'abondantes causeries, entre camarades que retenaient là l'un ou l'autre délit de pensée et la toute petite fille que j'étais eut vite fait de nommer l'un d'eux, un jeune politicien qui sut l'amuser, Gabriel Deville, «le petit Imprimeur».

Cette condamnation obligea Léon Cladel à donner sa démission d'employé à l'Assistance Publique sans attendre qu'on la lui demandât.

Las de Paris où s'élimaient ses forces, où ses relations croissantes entrecoupaient nuisiblement son programme de labeur, avide de se retrouver près des arbres et des bêtes, il s'installa, six ans, à Bellevue, puis dix autres à Sèvres, choisissant pour atelier, au dernier étage de la maison, une chambre uniquement meublée de quelques chaises et d'une longue table de bois blanc, écrasée de dictionnaires et de papiers ; là, enfermé plus encore en ses préoccupations d'art qu'entre les murs, au-dessus du mouvement et des bruits domestiques, il planait dans la solitude... Récemment, j'ai visité à Barbizon, à la lisière de la forêt de Fontainebleau, la demeure de Millet, ou, plutôt, le fragment qui en subsiste, composé d'un hangar qui fut son atelier, d'un rez-de-chaussée et du jardin où, sous un pommier, sa place favorite, il peignait d'après nature. Quelle émotion saisit mon cœur, devant cette simplicité, ce sobre décor d'existence où florit une superbe intelligence, où s'élaborèrent des chefs d'œuvres ! Comme j'en comprenais et admirais, jusqu'aux larmes, la noblesse sans emphase et ce dédain — qui a quelque chose de royal — de l'artiste pauvre pour le superflu, entravant ou retardant l'exercice de son esprit! Mon Père vécut ainsi, en moine laïque, sans envier jamais rien d'autre qu'une chambre claire, un bon feu, de quoi élever ses enfants et nourrir ses chiens ; dans une maison à peu près semblable, il adora et révéla, lui aussi, la grandeur de la terre et de ses obscurs héros. D'ailleurs, il était venu ici, sitôt après la mort du peintre, en un de ces pèlerinages qui secouent l'âme du plus vaste émoi ; il y reconnut un esprit frère du sien par le même idéal et le goût de la rusticité ; il eût pu

presque reconnaître, moins le brasillage de son propre regard, sa physiologie travaillée de rêve, en celle de Millet, selon ses portraits fins et nostalgique, parmi la broussaille des longs cheveux. Les fils de l'artiste, dépouillés du splendide patrimoine d'œuvres constitué par la main paternelle, lui montrèrent tout ce qu'il leur en restait : de vifs et légers dessins d'après les contes de Perrault, que, trop pauvre pour acheter des jouets, il exécutait, le soir, d'un coup de crayon, afin d'amuser ses enfants. Combien de fois entendis-je Léon Cladel conter cela dans un débordement de pitié et de rugissante indignation !

Mais, surprenant causeur, aimant la griserie de la causerie, il était souvent aussi, un solitaire et un silencieux, pendant ses longues promenades quotidiennes durant lesquelles, toujours songeur, escorté de ses chiens dont les gambades semblaient circonscrire autour de lui la ronde de ses pensées, il combinait interminablement les épisodes à fixer au retour. Plus tard, mes sœurs et moi nous l'accompagnâmes, les après-midi d'été ou d'hiver, par les bois de Meudon ou de Chaville, par la charmante majesté des avenues du parc de Saint-Cloud, grâce d'Ile de France qui l'entouraient plutôt qu'elles ne le pénétraient, puisque, même au milieu d'elles, il demeurait parmi les paysages et « les sauvages de son Quercy qui le hantèrent jusqu'au tombeau ».

Nous avons appris, d'instinct, à respecter sa méditation ; si, parfois, notre intérêt excité par quelque détail, nous l'interrogeons, il ne répondait qu'un : oui... oui.. guttural et traînant, les yeux scintillant d'étincelles intérieures, sans parvenir à s'arracher au monde spirituel. Nous nous taisions, alors; mais, dix, vingt, quelquefois trente minutes après, le déroulement normal de l'idée s'étant opéré en lui, il énonçait la question posée, machinalement enregistrée au cours de cette rêverie, puis il y répondait.

Il ne quittait son ermitage que pour des courses d'affaires à Paris. Directeur du supplément littéraire de La Marseillaise, devenue plus tard Le Réveil, il fut heureux d'y présenter des pages d'écrivains jeunes ou déjà mûrs que leurs opinions ou leur obscurité consignaient hors les autres bureaux de rédaction : de Paul Heusy, l'auteur d'*Un coin de la Vie de Misère*, de Francis Enne, de Fernand Xau, d'Hector France, alors en exil à Londres, professeur à l'Ecole militaire de Wolwich, envoyant à tout hasard des fragments de *l'Homme qui Tue*, ce très beau roman dont s'enthousiasma Léon Cladel et qu'il préfaça, comme Hector France devait ensuite préfacer *Par-devant Notaire*, longue nouvelle parue en plaquette chez Kystemaekers.

Ces devoirs remplis, il revenait vite passer la soirée auprès de notre Mère, entre nos babillages et les caresses de ses épagneuls, au coin du feu si c'était l'hiver, dans notre jardinet si l'été chauffait les coteaux, puissante et inaltérable incarnation de ce que Balzac, en l'une de ses formules

durables comme l'or, nomme les sentiments du vrai républicain : l'amour de la Patrie, de la Famille et du Pauvre.

Parfois, des visites d'amis mettaient la maison en rumeur, en gaieté, en résonnances batailleuses. Il rassemblait autour de la table frugale quelques-uns de ses confrères, et c'étaient des causeries touffues, bientôt retentissantes des cuivres de son accent. Je me souviens d'une séance particulièrement tumultueuse, grâce à la présence d'Emile Zola. Le naturalisme de l'auteur de *la Terre*, se heurtant au lyrisme de l'écrivain du *Boussacsiè* ! Le contempteur des paysans joutant contre leur chantre ! Quel vacarme de professions de foi, de protestations furieuses, d'interruptions et de ripostes, sous le sourire ironique, amusé, de Daudet ! Nos voisins de campagne en furent inquiets et, le lendemain, nous questionnèrent discrètement.

Notre Père conservait partout cette attitude de combat ; courtoisement, il s'escrimait contre de sincères adversaires, mais les tièdes le mettaient hors de lui, il les chargeait comme à coups de massue, derrière quelque autorité qu'ils s'abritaient et cette fauve franchise, que n'assouplit jamais nulle résignation philosophique, lui valut de nombreux ennemis ; seuls, les très forts l'acceptaient et même la savouraient, en gens parfois excédés de senteurs d'encens et de relents d'éventails, humant soudain à pleine haleine un coup de bise de mer. Parmi ceux-là Victor Hugo se complaisait à contempler affectueusement, du liant de son Olympe, les exploits oratoires de ce preux de *cavalleria rusticana* qui défiait sans mesure les courtisans hantant la maison du poète. Cependant, Victor Hugo, c'était le maître, le dieu de l'Empyrée littéraire, imposant le plus grand respect au romancier qui lui dédia *Ompdrailles-le- Tombeau-des-Lutteurs* ; mais Saint-Jean restait toujours et partout Saint-Jean. Il ne s'inclinait devant une conviction contraire à la sienne que d'une aussi fixe loyauté, étant trop près de la nature pour ne pas entrevoir la beauté du contraste : dans notre maison de Sèvres, on pouvait rencontrer, le même jour, le pasteur de la commune, devenu un bon ami, la supérieure d'un couvent voisin, passant quelquefois par cette chartreuse de libre-penseur et l'Archange de l'anarchie, Elisée Reclus, qu'il affectionnait entre tous.

Les années même n'apaisèrent point sa flamme. Lorsque la fièvre boulangiste saisit la France, l'âme naïve et fertile en illusions de Léon Cladel rayonna d'espoir ; il crut la résurrection nationale ; l'élection du 27 janvier lui causa une joie épique ; le général lui apparut « le Grand Balayeur », rien de plus, par exemple, oh ! rien de plus.

Un ami commun désira rapprocher ces deux hommes, dont le soldat manquait précisément du mâle tempérament de l'artiste. Mon Père répondit : « Soit ! Je lui dirai : Général, le têtue démocrate, le républicain inébranlable que je suis vient serrer la main du brave qui nous débarrassera de la racaille ; mais qu'il sache bien, ce mandataire, que si jamais il doit forfaire à sa mission et, par fringale de tyrannie, trahir un

jour le peuple, comme le firent tant de renégats, je serai le premier à lui flanquer un coup de fusil. »

L'ami, ayant le sens du relatif qui n'effleura jamais, en matière politique, l'esprit de cet inflexible, n'insista pas et Boulanger ne reçut point ce bouquet d'orties.

Ces sorties, selon le caractère des auditeurs, lui attiraient ou lui aliénaient les sympathies. Dans les derniers temps de sa vie, il fit connaissance d'un éminent magistrat, son compatriote, devenu chef du Parquet, qui, plein de bonhomie et de simplicité, fréquentait volontiers notre demeure : «Vous êtes exposé à rencontrer ici mon ami Elisée Reclus, lui dit-il à sa deuxième visite ; si cela ne vous va pas, vous pouvez rester chez vous! » Ce manque de diplomatie, qui prouvait à ce haut fonctionnaire combien toute cordialité allait à sa personne et non à ses titres, l'enchantait et l'attachait définitivement.

L'œuvre se continuait. *Ompdrailles* fut travaillé des mois ; le premier état avait paru dès 1867, au *Masque*, petit journal hebdomadaire, mais le roman, sous sa forme définitive de beauté plastique, qui le fit nommer par Charles Van der Stappen le Livre des Sculpteurs, ne fut achevé qu'au bout de quatorze ans, dans l'édition Lemerre. Celle de 1879, ornée par l'éditeur Cinqualbre d'eaux fortes de Julian, fut d'autant plus luxueusement typographiée que le volume était dédié à Victor Hugo.

De ce temps date encore pour moi un souvenir plein de confusion. Le premier exemplaire sorti des presses de Cinqualbre, mon Père voulut que sa femme et ses enfants le présentassent à celui qui était pour lui l'Apollon vieillard. Moi, l'aînée, je devais lire au poète la brève et fervente dédicace, qu'à maintes reprises on me fit épeler au préalable. Nous partîmes à trois, portant le précieux in-quarto, fillettes sages et parées, tranquilles sous le regard de notre Mère. On nous attendait; les petits enfants du Maître nous entraînèrent aussitôt au jardin, devant un monde de jouets que nous n'avions même jamais rêvé. Nous voilà grisées, étourdies d'amusement et de nouveauté. Bientôt on nous rappelle ; le livre, découvert, m'est tendu, le grand homme souriant et caressant attend ; mais l'imagination de la gamine, accaparée par les poupées et les chevaux mécaniques, rassemble péniblement et bégaye tout juste les syllabes que distilla la plume paternelle :

Maître,

Enfant, je balbutiai votre nom déjà immortel ; adolescent, je me nourris de vos chefs-d'œuvre ; homme et plus que jamais de vos fidèles, je vous offre aujourd'hui ce travail avec l'admiration et le respect que doit avoir pour votre génie sans rival tout ouvrier dont la plume est l'outil.

Mon Père ne fut pas aussitôt informé de l'incapacité de sa lectrice, qu'en son cœur, aussi candide que chaleureux, peut-être encore ataviquement

soumis au prestige du droit d'aînesse, il considérait déjà en personne de raison. Il se trouvait alors à Bruxelles, chez Camille Lemonnier, et il y reçut tout de suite ces lignes :

Mon cher confrère, j'ai commencé à lire votre livre, ce livre que vous m'avez dédié dans une si noble lettre. C'est beau et c'est bon ; c'est puissant et c'est excellent. Le temps me manque pour le lire en une fois, comme je le voudrais, mais je tiens à vous écrire tout de suite mon émotion, [j'ai vu hier Mme Léon Cladel. Nous avons pris jour pour votre retour, [e vous dirai alors ce que me fait éprouver ce livre, marqué d'une griffe et touché par une aile.

A bientôt, à toujours.

Victor Hugo.

Le barde de la *Légende des Siècles* devait être pour lui la cause indirecte d'une très grosse émotion dont, trop enfant, je ne pus comprendre autrefois l'intensité et les nuances.

Fanatique d'art comme il l'était, imbu du besoin de transmettre, imputable à sa race arvicole, il devait avidement souhaiter qu'un de ses descendants héritât de sa foi littéraire ; avec le plus touchant, le plus joyeux orgueil, il en perçut donc les premiers symptômes chez son aînée qui, âgée de six à sept ans, lors de la fête fameuse où le Poète se vit panthéoniser de son vivant, lui adressa, sans biaiser, sous le titre : *Un Grand Ami*, un morceau de littérature, consacré à sa gloire, qu'un journal eut l'esprit de reproduire tout net, avec sa joaillerie de puérités et de fautes d'orthographe.

Je revois mon Père, ce jour d'hiver, dans la maison de Sèvres, dépouillant son courrier, auprès du feu qui éclaire par en dessous les plans sinueux de son masque et dont il semble étrangement sorti, comme un génie de son élément familial ; je le vois causant avec un jeune compatriote, Firmin Bouisset, délicat illustrateur, venu, lui aussi, tenter, loin des siens, carrière à Paris, tout tendre encore d'impressions familiales.

La bande du journal sauta, l'écrivain aperçut les lignes balbutiantes de son enfant, — imprimées pour la première fois ! — Son visage bouleversé s'inonda de larmes qui se renouvelèrent jusqu'au bout de la lecture.

Était-ce pressentiment, espérance, rappel de son propre passé, prescience qu'il disparaîtrait avant d'avoir pu faire de sa fille sa disciple, la légataire de ses dons et de son expérience ? Interdite, j'assistai à ce flux mystérieux de sentiments, mélange de douleur et de joie comme toute émotion humaine, devant lequel le jeune dessinateur pleurerait aussi à pleine âme...

Mais je veux poursuivre l'histoire de sa vie sur qui empiète ce dernier souvenir.

